

Fontes

Laetitia Beaumel

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumel, L. (2016). Fontes. *Moebius*, (150), 79–81.

Laetitia Beaumel

Fontes

aujourd'hui je suis un long poème dans l'inertie de ton
corps

tu es partie ça fait des lunes et des lunes je ne sais plus
combien

les coquelicots s'écaillent sur les champs de ton
départ je n'ai pas su
ouvrir le désert

on n'a pas pleuré juste arraché des colchiques
il aurait fallu te laisser mordre nos paupières ma sœur
de nuits d'encre mordre
nos joues de pissenlits fanés

un matin de mer d'huile tu t'es couchée sur le dos
petite barque tirée au sec entre nos bras

on a partagé ton fagot en petits tas d'écorce noyé nos
faces
dans les trous d'eau de ton corps

quelle direction prendra ton aube égorgée entre les
branches
tout ce sang versé à flanc de poitrine

je t'ai vue dévaler la mort à petit trot sous la burle de
janvier
genoux fauchés par le soir qui tombe et je t'ai fait signe
de nous garder dans ton crâne d'hirondelle
un battement de mémoire
où nous grouillerons encore d'amours et de sanglots

il en faudra plus pour menacer nos rangs défaire nos
habitudes qui pèsent de tout leur poids
sur le réseau de la parole

tu t'es coulée dans nos gestes les plus anodins
sans mesurer la densité de tes os
sur nos petites mains jointes sur nos couvertes
sur nos jolis enfants
emmaillotés tout chauds
tout serrés contre l'angoisse qui frissonne
se déroule en nous
vertèbre après vertèbre

* * *

c'est un porc qui ronge ses petits ton amour dans mon
cou
une rage immense qui étreint ma poitrine
le fleuve est trop gonflé pour pleurer

les foulards ont relevé leurs couleurs
dans la descente du jour
les craquements de navires criblent la grève

je t'ai vue chavirer paupières grandes ouvertes dans un
magma de plomb de dégel
l'âme rétrécie par l'eau de ton visage

ô j'ai su que les rapaces mangeraient chaque lettre de ton
ombre
pas que je commencerais la première

* * *

entends-tu la vieillesse qui crépite à tes poignets s'installe
comme une ronce
autour de tes souvenirs

je ne peux plus te ramener jusqu'à moi j'ai perdu le fil de
ton visage
ta voix s'est racornie entre mes disques et j'ai beau te
chercher tu n'es qu'un nom que l'on répète
et qui creuse chaque jour un hiver de plus sur ma
poitrine

vois-tu j'aimerais bien refondre nos vies dans les pages
d'un carnet
numéroter brin par brin les jours de toi qui
m'appartiennent